

*"Ethnologie et patrimoine industriel", Actes du IV<sup>e</sup> Colloque national sur le patrimoine industriel, Beauvais, Ecomusee du Beauvaisis, 1983, pp. 109-112.*

On parle beaucoup de culture technique depuis quelques années. L'invitation qui m'a été faite par les organisateurs du colloque d'exposer le point de vue des ethnologues, ou plus exactement le point de vue de quelques uns d'entre eux, sur le patrimoine industriel, va m'être l'occasion de présenter et de défendre ici deux opinions. L'une sur la notion de culture technique elle-même. L'autre sur les raisons de préserver de la destruction une partie de nos équipements industriels devenus obsolètes, partie qui constitue me semble-t-il ce que nous entendons aujourd'hui sous le terme de patrimoine industriel.

Mais avant d'entrer dans le vif de son sujet, la bonne règle veut qu'un auteur se présente, afin que ceux qui l'écoutent ou qui le lisent puissent plus aisément rectifier d'eux-mêmes les propos qui vont leur être tenus. Je dois donc dire que je suis d'origine citadine et bourgeoise, que j'ai reçu une formation d'ingénieur agronome, et que je ne me suis reconverti aux sciences humaines que sur le tard, en 1970-1971, après six ans d'activités professionnelles. Ma spécialité n'est pas l'ethnologie au sens le plus traditionnel du terme, mais plutôt l'ethno-histoire, car je travaille principalement sur documents des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Et mon domaine de recherche est celui des techniques agricoles. Nous avons pris aujourd'hui l'habitude de considérer à part l'agriculture et l'industrie : ce n'était pas le cas au début du siècle dernier, où on considérait l'agriculture comme le premier des arts, ou la plus importante des industries. C'est peut-être l'indice d'un retour à cette conception d'autrefois, plus logique à tout prendre que celle d'aujourd'hui, que d'avoir demandé à un spécialiste de l'agriculture de parler de patrimoine industriel.

Qu'est-ce donc qu'un ethnologue, ou plutôt un ethno-historien, peut bien avoir à dire sur la culture technique et sur le patrimoine industriel ? Au risque de paraître à certains bien scolaire, et à d'autres bien directif, si ce n'est autoritaire, je vais commencer par proposer quelques définitions. Nul n'est tenu de s'y rallier, et de toutes façons, je ne vois pas d'autre méthode pour essayer de bien faire comprendre au lecteur quel est le sens que je mets dans les mots que j'emploie.

L'ethnologie d'abord, Car bien que le terme soit vieux aujourd'hui de près de cent-cinquante ans, il est encore chargé de tant de connotations diverses qu'il n'est pas inutile de préciser une fois de plus ce qu'on entend par là. Pour moi, **l'ethnologue est quelqu'un qui se place volontairement en position d'avoir à apprendre, étant adulte, ce qu'on apprend ordinairement aux enfants.**

Il y a un domaine où ceux qui font cette expérience sont particulièrement nombreux : c'est celui de la langue. L'acquisition d'une langue étrangère est l'occasion d'apprendre qu'il existe d'autres sons, un autre

découpage sémantique, d'autres mécanismes syntactiques, etc., que ceux que nous considérons comme «naturels». Malheureusement, pour des raisons dans lesquelles je ne peux évidemment pas entrer ici, c'est une occasion qui est bien souvent perdue. Et qui, d'ailleurs, ne touche qu'un aspect étroitement limité, même s'il est essentiel, de la vie quotidienne.

C'est dans le domaine du savoir-vivre, peut-être, que l'apprentissage d'autres manières, d'autres règles, que celles qui nous ont été inculquées dès la petite enfance et qui pour cette raison sont devenues partie intégrante de notre personnalité, est le plus éprouvant, au sens premier du terme, c'est-à-dire le plus instructif. Saluer évidemment, manger bien sûr, mais aussi uriner, déféquer, cracher, etc., sont affaire de bonnes manières partout, mais de bonnes manières qui diffèrent tellement des nôtres, parfois, que l'obligation de s'y conformer peut être la source d'une gêne considérable. Pour surmonter cette gêne et les réactions de rejet qu'elle induit, il n'y a pas d'autre voie que de prendre conscience du caractère relatif de nos propres manières et de nos propres règles. C'est cette prise de conscience qui, à mon sens caractérise fondamentalement l'initiation, l'expérience ethnologique.

Rien de tout cela, bien sûr, n'est nouveau, et le lecteur aura reconnu sans peine dans ce qui précède ce qu'il est convenu d'appeler le **relativisme culturel**. Si je crois devoir y insister ici, c'est parce que pour moi, c'est le relativisme culturel qui caractérise l'ethnologie. L'ethnologie ne se définit ni par son objet (l'étude des peuples dits «sans écriture»), ni même par ses méthodes (l'enquête de terrain, l'enquête orale, «participante», etc.). L'ethnologie se définit par la place qu'elle donne au relativisme culturel. Pour l'ethnologie, l'expérience personnelle d'une culture différente de sa culture «maternelle» est une condition absolument indispensable pour tout chercheur en sciences humaines qui veut dépasser la simple description des apparences. Le relativisme culturel équivaut, pour les sciences humaines, à ce que Jean Piaget appelle «décentration», opération sans laquelle l'esprit est incapable d'acquérir de nouveaux concepts. Il équivaut aussi à cette partie de l'initiation scientifique qui s'acquiert au laboratoire principalement, et dans laquelle l'étudiant expérimente matériellement que le monde n'est pas conforme aux idées qu'il s'en faisait. Pour passer de la notion d'horreur du vide à celle de pression atmosphérique, il a fallu passer par une révision déchirante des conceptions physiques existantes. C'est la capacité d'opérer quand il le faut de pareilles révisions qui définit la pensée scientifique. Dans les sciences humaines, cette capacité s'acquiert par l'expérience du relativisme culturel. Et c'est pourquoi, à mon avis, l'ethnologie est la science humaine par excellence.

Cela dit, dans relativisme culturel il y a **culture**. Et cette notion mérite elle aussi qu'on la précise. Les ethnologues ont proposé plusieurs centaines de définitions de la culture, la plupart n'étant du reste que des variantes d'un même modèle. Cette pléthore même de définitions nous met à l'aise pour en proposer une de plus, et c'est pourquoi je n'hésite pas à proposer la mienne. Pour moi, **la culture d'un groupe social, c'est ce qu'il faut savoir (souvent aussi : ce qu'il faut ne pas savoir) pour être considéré comme membre à part entière du groupe considéré**. Une conséquence de cette définition est évidemment que tout groupe ou sous-groupe social, quelle que soit la façon dont il est défini ou dont il est composé, possède une culture dont certains éléments au moins lui sont propres, et diffèrent de ceux qu'on trouve dans d'autres groupes. Une autre conséquence est que pour comprendre les comportements humains dans quelque domaine que ce soit, il faut passer nécessairement par l'intermédiaire de la culture. Je dois savoir comment on fait le pain si je veux avoir une chance de comprendre quelque chose aux boulangers, je dois savoir comment on gâche le mortier, et bien d'autres choses encore, si je veux comprendre quelque chose aux maçons. Et c'est très précisément cette exigence d'une connaissance approfondie du contenu de la culture qui sépare l'ethnologie de la sociologie. Le sociologue s'intéresse aux rapports sociaux, comme son nom l'indique suis-je tenté d'écrire : le reste pour lui est accessoire, et principalement tout ce qui concerne les rapports des hommes avec la nature, avec la matière. Il est vrai que trop d'ethnologues en titre ne sont que des sociologues de l'exotique. Mais si l'on s'en tient à l'esprit de leur discipline, les ethnologues ne s'intéressent pas seulement aux rapports sociaux. Ils s'intéressent aux comportements humains dans tous les domaines, et c'est pour cette raison que pour eux, l'étude de la culture est une étape fondamentale. L'ethnologue ne se contente pas de parler avec les habitants. Il mesure la maison, dessine la charpente, décrit les assemblages et recueille tous les termes techniques. Il décrit la charrue et son attelage, la forge, l'atelier avec les outils, leurs noms, leurs usages et les gestes de ceux qui les utilisent. Il ne sait pas toujours très bien à quoi exactement serviront les matériaux qu'il rassemble ainsi à grand-peine. Mais il sait qu'ils serviront un jour, quoi qu'en disent les théoriciens aux idées courtes.

Mais bien entendu, à partir du moment où on la prend au sérieux, l'étude précise et détaillée du contenu de chaque culture devient une tâche gigantesque. Une tâche qui exige une spécialisation. Car il est presque impossible à qui n'a pas une formation musicale de décrire une musique, à qui n'a aucune notion de métallurgie d'observer le travail du forgeron. C'est ainsi que depuis Marcel Mauss, et même sans doute avant, les ethnologues ont pris l'habitude de parler de **technologie** pour désigner cette branche de leur discipline qui s'intéresse à cette partie de chaque culture qui est constituée par les techniques.

Nous voici donc arrivés à la notion de **culture technique**. Mais il s'agit de la culture technique telle que les

ethnologues la conçoivent, c'est-à-dire telle qu'elle se présente à l'observation dans chaque groupe ethnique ou professionnel. Or, ce n'est évidemment pas de cette culture-là dont on parle tant depuis quelques années, en général pour déplorer son absence ou son insuffisance dans notre pays.

C'est bien sûr qu'il y a deux notions confondues sous le terme de «culture». La notion ethnologique que je viens de présenter - l'ensemble de savoirs et des savoir-faire propres à un groupe social. Et la notion courante, littéraire, celle que cherchait à illustrer un Edouard Herriot lorsqu'il disait que «la culture c'est ce qui reste, lorsque l'on a tout oublié».

Il est évidemment absurde, et en bonne méthode malsain, de prétendre que la culture technique d'un groupe social ~~est~~ ce qu'elle est. Nous avons à l'observer, à la décrire et à la comprendre, ce qui est assez difficile pour que nous ne soyons pas tentés de la juger. C'est donc bien sûr au second niveau, à celui de la «culture-Herriot» pour faire court, qu'on peut parler d'insuffisance. Et là, comme chacun sait, la chose est flagrante. Nous avons tous une «culture» littéraire, artistique, scientifique, historique, etc. Très peu d'entre nous ont une réelle «culture» technique, il y a même une espèce d'antagonisme entre la notion de «culture» à la Herriot, avec tout ce qu'elle implique de gratuité, d'esthétique, d'ornement de l'esprit, de libéralisme au sens ancien du terme (son contenu coïncide à peu près avec ce qu'on appelait autrefois les arts «libéraux»), et la notion courante de «technique». «La culture s'est constituée en système de défense contre les techniques» diagnostiquait déjà le psychologue Gilbert Simondon en 1958. Diagnostic posé dès avant la dernière guerre par Mauss, et repris depuis par Haudricourt et bien d'autres, avant de devenir, depuis quelques années, une sorte de tarte à la crème. Et il est de fait, pour ne prendre que ce seul exemple, que **les techniques sont la seule chose qui soit aujourd'hui encore totalement exclue de l'enseignement dit général**.

Je pense, pour ma part, qu'il ne sert à rien de déplorer cette situation. Car elle ne changera pas, tant que nous ne saurons ni l'expliquer ni y remédier. L'abondance des discours actuels sur la culture technique ne doit pas faire illusion : elle n'est que l'un des effets de la crise économique, effet tout temporaire, qu'on observe déjà dans les années 1930, dans les années 1880, et probablement aussi lors des crises antérieures. Que la crise fasse place à une nouvelle période d'expansion, ou au contraire qu'elle se prolonge en un marasme séculaire comme fut notre XVII<sup>e</sup> siècle, et l'intérêt de nos contemporains pour les techniques ne tardera pas à faiblir et à s'effacer, exactement comme il en a déjà été dans le passé à plusieurs reprises.

*Il devrait être autre chose que*

Le seul moyen de réintégrer durablement les techniques dans la «culture», à mon avis, c'est de créer une véritable science des techniques, une technologie, non pas au sens français du terme, mais au sens qui lui est donné par les ethnologues. Une technologie qui s'intéresse non pas seulement aux techniques des peuples exotiques actuels (domaine dont les ethnologues, pour des raisons historiques évidentes, sont trop peu sortis), mais à toutes les techniques, c'est-à-dire aussi bien aux techniques modernes qu'à celles qui relèvent de la préhistoire la plus ancienne. Un savoir pratique, professionnel, devient scientifique lorsqu'il ne se donne plus d'autre but que lui-même : c'est ainsi que l'arpentage est devenu géométrie, le calendrier astronomie, la mécanique des ingénieurs grecs mécanique rationnelle avec Galilée et Newton, l'herboristerie botanique, etc. C'est maintenant à la généralisation systématique de cette conversion qu'est appelé le savoir technique, s'il ne veut pas rester enfermé dans des groupes professionnels divers, hétéroclites comme eux et voués comme eux à une obsolescence plus ou moins rapide. Les problèmes dans cette voie sont immenses, c'est vrai. Mais il n'y a pas d'autre voie.

Et le patrimoine industriel dans tout cela ? Me demandera-t-on peut-être. Eh bien je dirai que pour construire une technologie qui soit véritablement une science, il faut nécessairement passer par l'histoire. Et pour mieux me faire comprendre, je vais esquisser une comparaison entre la technique et la science. Depuis qu'elle existe, la science s'est voulue et se veut image cohérente du monde, et c'est pour cette raison qu'elle a toujours voulu inclure sa propre histoire. Il n'y a pas d'obsolescence dans les sciences. Le théorème de Thalès, le principe d'Archimède, le postulat d'Euclide, etc., sont vieux de plus de deux mille ans : il ne viendrait à l'idée de personne de les traiter comme des vieilleries sans intérêt et de les exclure comme telles de l'enseignement et de la théorie. C'est tout le contraire dans les techniques : dès qu'une technique n'est plus «utile» - entendons utile sur le plan économique -, elle est rejetée dans l'oubli avec une violence qui rappelle le «trou de mémoire» imaginé par Orwell dans 1984. Il devient dangereux, sur le plan professionnel, d'y rester attaché ou même de trop s'y intéresser, sauf pour ceux qui approchent de la retraite. Tout cela est d'ailleurs normal, et le progrès est à ce prix. Mais le résultat, c'est que l'univers des connaissances techniques est complètement éclaté, désarticulé entre mille professions, ethnies ou autres groupes sociaux, entre lesquels tout ce qu'il y a eu de commun est effacé par l'oubli. Et il ne reste plus qu'une collection de recettes à peu près totalement incohérente. Comment la «culture», qui est fondamentalement plaisir de l'esprit, qu'il s'agisse de lettres, d'arts ou de sciences, comment la culture pourrait-elle intégrer une collection de recettes ?

Au risque de me répéter, donc : pour réintégrer les techniques dans la «culture», il faut élaborer une véritable science des techniques, c'est-à-dire une technologie. Mais pour cela, il faut retrouver la cohérence perdue de l'univers des savoirs techniques, ce qui implique nécessairement un recours systématique à l'histoire. A l'histoire sous toutes ses formes bien entendu, y compris à l'archéologie, et à l'archéologie du passé récent, puisqu'une large part de nos savoirs techniques est restée non écrite jusqu'à nos jours.

Il n'y a, à mon avis, pas d'autre justification nécessaire à la préservation de notre patrimoine industriel. Si l'on veut qu'il existe une culture technique, il faut préserver cette part de notre patrimoine industriel qui, si elle disparaît, entraîne avec elle la perte irrémédiable de certaines connaissances techniques. Il n'y a pas d'échappatoire. On ne construira pas une «culture» technique durable sans musées technologiques et industriels, au sens le plus conservateur du terme. Il y a d'autres justifications à la préservation du patrimoine industriel : des justifications d'identité régionale, de mémoire collective, voire d'esthétique pure (il ya longtemps qu'existe un tourisme industriel autour de certaines usines comme la chocolaterie Menier à Noisiel, ou de constructions comme Notre-Dame du Travail, l'immeuble du Parisien Libéré, de nombreux barrages de haute chute, etc.). Toutes ces justifications ont leur rôle à jouer. Mais aucune n'a le caractère fondamental de la justification scientifique. C'est ce qui condamne d'avance une entreprise ruineuse comme le futur musée de La Villette, qui par un souci de modernisme incroyablement primaire, exclut pratiquement l'histoire des techniques du champ de ses préoccupations (si je suis bien renseigné). C'est surtout ce qui condamne le quasi-abandon dans lequel on laisse pourrir le Musée National des Techniques, dont les collections, autrefois d'une richesse fantastique, se dégradent un peu plus chaque année. Abandonner ce que nous avons de plus solide et de meilleur, pour courir après des chimères et pour bâtir à grands frais des cathédrales vides, voilà bien une de nos plus invétérées maladies nationales ! Quel malheur que la République ait oublié si complètement la leçon de Versailles ! L'agriculture française se ruine en bâtiments, expliquait déjà Arthur Young. Il n'y a pas que l'agriculture, hélas...

Mais puisque j'en suis aux citations, en voici une, de Leibniz, qui me servira de conclusion. «Il n'y a point d'art mécanique si petit et si méprisable, qui ne puisse fournir quelques observations ou considérations remarquables. (...) Pour ce qui est des connaissances

non écrites qui se trouvent dispersées parmi les hommes de différentes professions, je suis persuadé qu'elles passent de beaucoup, tant à l'égard de la multitude que de l'importance, tout ce qui se trouve marqué dans les livres, et que la meilleure partie de notre trésor n'est pas encore enregistrée. (...) Et pourtant, ce n'est pas que cette pratique ne se puisse écrire aussi, puisqu'elle n'est dans le fonds qu'une autre théorie, plus composée et plus particulière que la commune».

Ces passages de Leibniz, vieux aujourd'hui de quelque trois siècles, sont cités par P.-M. Schuhl dans son admirable **Machinisme et philosophie** (1947, pp. 31-32). Il montre qu'il y a trois cents ans, quelqu'un avait déjà compris ce que nos dirigeants et nos intellectuels d'aujourd'hui ont tant de mal à assimiler.

Paris, le 9 janvier 1983

**François SIGAUT**

*École des Hautes Études en Sciences Sociales*